

RASPOUTINE

Si j'ai cru devoir m'attarder, dans le chapitre précédent, à parler d'événements qui eurent lieu en partie avant mon entrée en fonctions à la grande cour, c'est que seuls ils peuvent faire comprendre les raisons profondes qui ont rendu possible l'intervention de Raspoutine et lui ont permis de prendre sur l'impératrice un pouvoir si grand.

J'aurais voulu n'exposer ici que les faits auxquels j'ai été directement mêlé et n'apporter que mon témoignage personnel. La clarté de mon récit exige qu'il en soit autrement. Je devrai, dans les pages qui vont suivre, me départir une fois encore de la règle que je désirais m'imposer. Il est en effet indispensable, pour l'intelligence du lecteur, que je donne ici quelques détails sur la vie et les débuts de Raspoutine et que je cherche à démêler, parmi les nombreuses légendes qui se sont accréditées à son sujet, ce qui me semble acquis à l'histoire.

À quelque cent cinquante verstes au sud de Tobolsk, perdu dans les marais qui longent la Tobol, se trouve le petit village de Pokrovskoïé. C'est là que naquit Grigory Raspoutine. Son père s'appelait Efim; comme beaucoup de paysans russes à cette époque, il n'avait pas de nom de famille. Les habitants du village dont il n'était pas originaire lui avaient donné, à son arrivée, le nom de Novy (le Nouveau).

Son fils Grigory mena dans sa jeunesse l'existence de tous les petits paysans de cette région de la Sibérie, que la nature ingrate du sol oblige souvent à vivre d'expédients : comme eux il fut maraudeur, voleur... Il se distingua cependant bientôt par l'audace qu'il apportait dans ses exploits, et son inconduite ne tarda pas à lui valoir une réputation d'effréné libertin. On ne le désigna plus que par le sobriquet de Raspoutine, déformation du mot Raspoutnik (le débauché) qui devait lui rester en quelque sorte comme nom de famille.

Les habitants des villages de Sibérie ont l'habitude de louer des chevaux aux voyageurs qui traversent le pays et de leur servir de guide et de cocher. Il arriva ainsi un jour à Raspoutine de conduire au couvent de Verkhoturié un prêtre qui lia conversation avec lui, fut frappé de la vivacité de ses dons naturels, l'amena par ses questions à lui faire confidence de sa vie désordonnée, et l'engagea à consacrer à Dieu une ardeur si mal employée. Cette exhortation produisit une impression si grande sur Grigory qu'il parut vouloir abandonner sa vie de débauche et de rapines. Il fit un long séjour au monastère de Verkhoturié et se mit à fréquenter les lieux saints des environs.

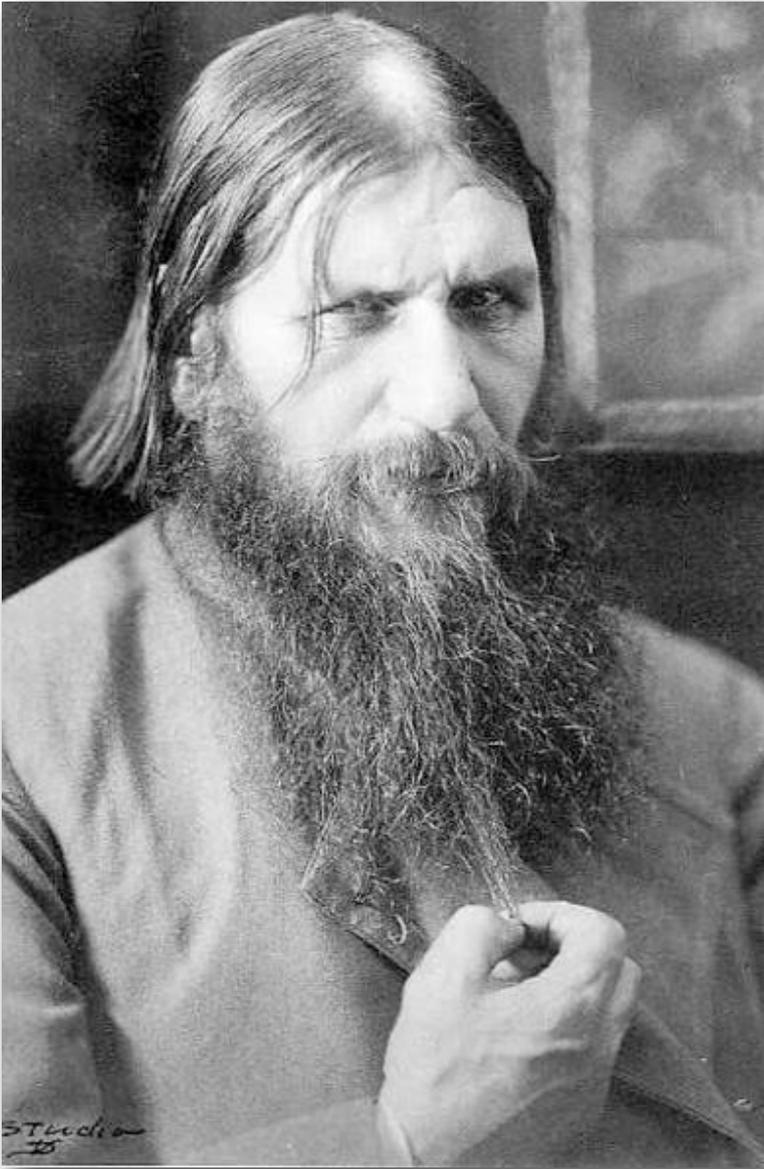
Lorsqu'il rentra dans son village il semblait être transformé, et les habitants eurent peine à reconnaître, en cet homme au maintien grave et à la mise austère, l'ancien mauvais sujet qu'avaient rendu célèbre tant de fâcheuses aventures. On le voyait aller de village en village, répandant la bonne parole et faisant à qui voulait l'entendre de longues citations des livres saints, qu'il tirait de sa mémoire prodigieuse.

La crédulité publique, qu'il exploitait déjà d'une manière fort habile, ne tarda pas à voir en lui un prophète, un être doué de facultés surnaturelles, et possédant le don de faire des miracles. Il faut, pour comprendre cet engouement si rapide, tenir compte d'abord de l'étrange pouvoir de fascination et de suggestion que possédait Raspoutine, et ensuite de la facilité avec laquelle l'imagination populaire russe subit l'attrait du merveilleux.

Cependant la vertu du nouveau saint ne semble pas avoir résisté longtemps aux pressants assauts que la tentation livrait à sa chair, et il retomba dans son dévergondage. Il est vrai qu'il menait grande contrition de ses fautes, mais cela ne l'empêchait pas de recommencer. On trouvait donc déjà en lui, à cette époque, ce mélange de mysticisme et d'érotisme qui devait en faire un personnage si dangereux.

Malgré tout, sa réputation s'étendait de plus en plus. On s'adressait à lui, on le faisait venir de loin, non seulement en Sibérie, mais même en Russie.

Ses pérégrinations l'amènèrent enfin jusqu'à Saint-Pétersbourg. Il y fit, en 1905, la connaissance de l'archimandrite Théophane, recteur de l'Académie de théologie, qui crut discerner en lui les indices d'une foi sincère et d'une très grande humilité, ainsi que toutes les marques de l'inspiration divine. Raspoutine fut introduit par lui dans les cercles pieux de la capitale où sa réputation de prophète l'avait déjà précédé. Il n'eut pas de peine à profiter de la crédulité de ces dévots que leur raffinement même rendait superstitieux et sensibles à l'attrait de cette piété rustique; on ne vit, dans la grossièreté originelle du personnage, que l'intéressante candeur d'un homme du peuple; on était rempli d'une profonde admiration pour la « naïveté » de cette âme simple...



Raspoutine ne tarda pas à prendre un ascendant très grand sur ses nouveaux adeptes; il devint le familier de certains salons de la haute aristocratie pétersbourgeoise, et fut même reçu par des membres de la famille impériale qui chantèrent ses louanges à l'impératrice. Il n'en fallait pas davantage pour que le dernier pas fût franchi : Raspoutine fut amené à la cour par les intimes de Sa Majesté et sur la recommandation personnelle de l'archimandrite Théophane. C'est là un fait qu'il ne faut pas oublier; c'est ce qui devait le mettre pour plusieurs années à l'abri des attaques de ses adversaires.

Nous avons vu comment Raspoutine, profitant du désespoir qui remplissait l'âme de l'impératrice, avait su lier sa vie à celle du tsarévitch et prendre sur sa mère une autorité de plus en plus grande. C'est que chacune de ses interventions, qui semblait provoquer une amélioration dans la maladie de l'enfant, venait renforcer son prestige et augmenter la foi qu'on avait dans sa puissance d'intercession.

Cependant, au bout d'un certain temps, Raspoutine fut grisé par cette élévation inattendue; il crut sa position assez solidement établie, perdit la prudence qu'il avait observée au début de son séjour à

Saint-Pétersbourg, – et retomba dans ses excès. Mais il le fit avec une habileté qui donna longtemps le change sur sa vie intime. Ce n'est que peu à peu que le bruit de ses turpitudes se répandit et trouva crédit. Quelques voix timides s'élevèrent tout d'abord contre le *staretz*; elles ne tardèrent pas à se faire de plus en plus nombreuses et assurées. Mademoiselle Tioutcheva, la gouvernante des grandes-duchesses, fut la première, à la cour, à tenter de démasquer l'imposteur. Ses efforts vinrent se briser contre la foi aveugle de sa souveraine. Parmi les faits qu'elle alléguait contre Raspoutine, il s'en trouva plusieurs que, dans son indignation, elle n'avait pas suffisamment contrôlés et dont la fausseté éclata aux yeux de l'impératrice. Voyant son impuissance, et pour dégager sa responsabilité, elle demanda qu'au moins Raspoutine ne montât plus à l'étage habité par les enfants. L'empereur intervint alors dans le débat et Sa Majesté céda, non pas que sa conviction fût ébranlée, mais par désir de paix et par condescendance pour une personne que, d'après elle, son zèle étroit et son dévouement mêmes aveuglaient. Quoique je ne fusse alors que simple professeur des grandes-duchesses, – ceci se passait dans le courant de l'hiver 1910 à 1911, – je fus mis au courant par Mademoiselle Tioutcheva elle-même des péripéties de cette lutte.¹ Mais j'avoue qu'à cette époque j'étais encore loin d'admettre tous les bruits extraordinaires qui circulaient sur Raspoutine.

¹ Les rapports entre l'impératrice et Mlle Tioutcheva ne redevinrent jamais ce qu'ils avaient été, et elle abandonna ses fonctions au printemps de 1912.

CHAPITRE 5

Au mois de mars 1911, l'opposition devenant de plus en plus menaçante, le *staretz* jugea prudent de laisser passer la tourmente et de disparaître pour quelque temps. Il partit en pèlerinage pour Jérusalem.

À son retour à Saint-Pétersbourg, – dans l'automne de la même année, – l'émotion ne s'était pas calmée et Raspoutine eut à soutenir les attaques d'un de ses anciens protecteurs, l'évêque Hermogène, qui, par des menaces terribles, lui arracha la promesse de ne plus reparaître à la cour où sa présence compromettrait les souverains. À peine dégagé de l'étreinte de celui qui était allé jusqu'à le frapper, Raspoutine courut se plaindre à sa grande protectrice, Madame Wyroubova, compagne presque inséparable de l'impératrice. L'évêque fut exilé dans un monastère.

Tout aussi vains furent les efforts de l'archimandrite Théophane ² qui ne pouvait se consoler de s'être porté en quelque sorte garant de la haute vertu du *staretz* et d'avoir égaré les souverains par sa recommandation personnelle. Il mit tout en œuvre pour le démasquer et ne réussit qu'à se faire reléguer dans le gouvernement de Tauride.

C'est que Raspoutine était parvenu à faire passer les deux évêques pour des intrigants qui avaient voulu se servir de lui comme d'un instrument et qui, jaloux d'une faveur qu'ils ne pouvaient plus exploiter au profit de leurs ambitions personnelles, cherchaient à provoquer sa chute.

«L'humble paysan de Sibérie» était devenu un adversaire redoutable chez lequel le manque de scrupules le plus absolu s'alliait à une habileté consommée. Admirablement renseigné, ayant des créatures à lui aussi bien à la cour que dans l'entourage des ministres, il avait soin, dès qu'il voyait poindre un nouvel ennemi, de prendre les devants en le desservant adroitement. Puis sous forme de prédictions, il annonçait les attaques dont il allait être l'objet, se gardant toutefois de désigner d'une façon trop précise ses adversaires. Aussi, lorsque le coup était porté, la main qui le dirigeait ne tenait-elle plus qu'une arme émoussée. Il lui arrivait souvent d'intercéder en faveur de ceux qui l'avaient calomnié, déclarant avec une feinte humilité que ces épreuves étaient nécessaires à son salut. Ce qui devait contribuer également à entretenir la confiance aveugle qu'on lui garda jusqu'à la fin, c'est le fait que l'empereur et l'impératrice étaient habitués à voir ceux auxquels ils montraient une attention particulière devenir le point de mire des intrigues, et, des cabales. Ils savaient que cela seul lui suffisait pour les désigner aux coups et aux attaques des envieux. Ils étaient donc persuadés que la faveur toute spéciale qu'ils témoignaient à un obscur *moujik* devait déchaîner contre lui toutes les haines, toutes les jalousies, et faire de lui la victime des pires calomnies.

Cependant le scandale sortait peu à peu du monde religieux, on en parlait à mots couverts dans les milieux politiques et diplomatiques, on y faisait allusion dans les discours de la Douma.

Au printemps 1912, le comte Kokovtsov, alors président du Conseil des ministres, se décida à intervenir auprès de l'empereur. La démarche était d'autant plus délicate que jusqu'à ce moment l'influence de Raspoutine ne s'était exercée que dans l'église et le cercle de la famille impériale; c'étaient là deux domaines dans lesquels le tsar n'admettait pas volontiers l'ingérence de ses ministres.

L'empereur ne fut pas convaincu par cette démarche, mais il comprit qu'une concession à l'opinion publique était nécessaire : peu de temps après le départ de Leurs Majestés pour la Crimée, Raspoutine quittait Saint-Pétersbourg et prenait le chemin de la Sibérie.

Toutefois son pouvoir n'était pas de ceux que la distance diminue. Bien au contraire elle ne pouvait que rehausser le prestige du *staretz* en l'idéalisant.

Comme lors de ses absences précédentes, un échange assez fréquent de télégrammes eut lieu, par l'intermédiaire de Madame Wyroubova, entre Pokrovskoïé et les diverses résidences que la famille impériale occupa successivement dans le courant de l'année 1912.

Absent, Raspoutine était plus puissant que présent. C'est que son emprise psychique se fondait sur un acte de foi et que la puissance d'illusion de ceux qui veulent croire n'a pas de limite, – l'histoire de l'humanité est là pour le prouver.

Mais que de souffrances, que d'effroyables malheurs allaient résulter de cette aberration funeste !

² Il s'agit du futur archevêque Théophane de Poltava.